





Jean Paul Jannin

Il y a boire et boire

Ce livre a été publié sur [www.bookelis.com](http://www.bookelis.com)

ISBN : 979-10-227-1783-0

© Jean Paul Jannin

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,  
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.



Du même auteur

**Un Corse en Mer.**

Éditions Jérôme Do Bentzinger. 2015.

*« Nul n'est exempté de dire des bêtises,  
le malheur c'est de les dire avec sérieux ! »*

*Montaigne*

*Les seules choses qui me font peur dans la vie ce sont :*

- les pluies verglaçantes*
- les fanatismes religieux !*

*XXX*



## Prologue.

La plupart des textes que vous allez lire, en première partie, ont pour origine mon imagination féconde autant qu'interminable, quand, avec mon collaborateur le plus proche, j'ai nommé Pépé qui faisait les dessins et prenait la plume à l'occasion (non cotée à l'argus mais intéressante tout de même), nous nous occupions du journal du sous-marin nucléaire lanceur d'engins Le Terrible (équipage rouge, the best in the world).

Ce journal nous l'avions, finement, baptisé « Le Terrigramme » avec comme devise : Le Journal le Plus Profond. Les majuscules accentuent la haute opinion que nous avons de notre sacerdoce au service de l'information écrite.

À cette époque, lointaine (il y avait encore des véhicules à moteur à combustion du type Dauphine ou 403 qui roulaient dans les rues et les chemins départementaux, et même en ville à Brest-Même), il n'y avait pas d'internet ni de photocopieuse laser et encore moins d'ordinateurs type PC. Il fallait donc se taper tout le boulot à la main et à la machine à écrire réglementaire type Japy (que tous les anciens radios connaissent bien). PP faisait les dessins avec un bête crayon et une gomme sur du papier d'une qualité douteuse fourni par le Service du Commissariat de la Marine qui tirait sur les prix des fournisseurs mais pas sur le prix de revente aux unités. Naturellement tout ceci se faisait en dehors de nos heures de quart.

L'idée de base était qu'il fallait faire un canard qui fasse rire ou, du moins, sourire. La parution ne devait pas être fixe car nous n'avions pas du tout l'intention de nous retrouver dans un carcan nous obligeant à avoir un nombre de pages minimum et une date de parution impérative. Il nous fallait de la matière première pour les articles. Tout devait venir de notre navire et non de l'extérieur. Nous sommes partis du principe qu'il fallait faire quelque chose de satirique, c'est-à-dire que si quelqu'un dérapait sur un parquet, il fallait en sortir un article amusant ! C'est ainsi que nous avons eu beaucoup de racontars de concierge mettant en cause des personnes du bord. Mais toujours sous l'aspect humoristique. Petit à petit, des collaborateurs bénévoles sont venus se joindre à l'équipe. De nouveaux talents se sont fait jour. Nous avons été obligés d'admettre

dans le Terrigramme (mâtin quel journal !) des articles sérieux, mais le fond restait humoristique. La plupart des articles, que vous allez lire dans la première partie de cet opuscule, ont tous été rédigés et sont parus dans Le Terrigramme pendant les patrouilles que j'ai effectuées à bord du Terrible.

Après avoir quitté la marine, avec beaucoup de regrets, mais, hélas, un mouton noir ne peut rester longtemps dans un troupeau blanc, j'ai fait quelques petites choses à droite et à gauche et, en prenant une retraite définitive en 2011, je me suis décidé à écrire ces quelques lignes. J'ai pensé, après avoir écrit mes mémoires, et en replongeant dans mes archives de l'époque SNLE, que je pouvais en tirer quelque chose d'amusant.

En deuxième partie j'ai écrit ces quelques nouvelles fin 2015.

Je souhaite simplement que ce qui va suivre vous permettra de passer un petit moment agréable au milieu de votre grisaille quotidienne.

Pour moi ça va, car j'ai le soleil en permanence dans la tête.

Ceci expliquant cela, d'aucuns diront que ce n'est pas étonnant, au vu de tout ce fatras, que l'auteur soit, activement, recherché par tous les services psychiatriques de France et de Navarre.

**MARINE**



## Éditorial du Terrigramme n°9.

Mon Dieu quelle histoire ! L'autre jour, je déambulais, pédestrement, autant qu'oisivement, quelque part à bord, quand soudain, dans un coup de roulis, je me sentis amarré fermement. C'était le P.D.G. (en anglais The Big Boss).

Avec un énorme sourire, il me dit comme ça : « pas question que je fasse quoique ce soit dans le prochain numéro ! ».

Comme s'il avait l'habitude de... Enfin, glissons rapidement. Moi, pas fin et l'air mine de rien, j'y demande : « quoique vous voulez dire par là ? »

— J'ai dit ce que je voulais dire, et n'essayez pas de me faire dire ce que je n'ai pas dit ou n'ai pas l'intention de dire ! ».

Silence angoissé de ma part. Incompréhension la plus totale. Le néant Kafkaïen. Je le regarde avec le regard que pourrait avoir l'homme de Neandertal découvrant, fortuitement et par hasard qu' $E=MC^2$  !

J'en ais la mâchoire qui descend de deux bons mètres. Bon, n'exagérons rien, je vous la laisse à un et demi, mais c'est mon dernier prix et n'y revenez plus, hein ? De toute façon pourquoi discuter ? J'aurais toujours raison, c'est moi qui vends.

Bon, je disais donc, silence angoissé de... écoutez, relisez plus haut et on n'en parle plus, hein ?

Je le regarde, il me regarde, en bref nous nous regardons. Sa phrase sibylline suit son chemin (difficile autant que tortueux) dans les circonvolutions complexes de mon cerveau primitif. Soudain l'éclair jaillit ! La lumière lumineusement lumineuse, éclabousse de sa clarté aveuglante l'opacité brouillardeuse de mon centre de compréhension. « Il veut me refiler un p... de saucisson ! » pensais-je en moi-même et en corse, car je suis polyglotte et parle parfaitement ces deux langues. « Reste calme, Fennec, reste calme. Il y a sûrement une erreur ! », que j'me dis.

Je remonte la mâchoire à son altitude normale, la passe en automatique et arrive péniblement à balbutier, d'une voix chargée de sous-entendus interrogatifs, mais vaut mieux cela que de Parmesan :

— Auriez-vous l'extrême obligeance de bien vouloir préciser le fond de votre pensée ?

— Je vous l'ai dit.

— Otez-moi d'un doute, vous ne voulez tout de même pas que je fasse... ???

— Si !

— Non ?

— Si si si !

— Ouaaaaaaaaa (cri de désespoir défaillant).

Je me laisse tomber sur un siège, heureusement à portée (avez-vous remarqué que, comme dans tout bon roman qui se respecte, il y a toujours l'accessoire qu'il faut, là où il faut, et au moment où il faut ? je sens que je vais poser ma candidature à un siège à l'Académie. C'est de circonstance quand on veut s'asseoir !).

On s'empresse, on s'active, on se démène, on amène des sels, un viski. Un médecin qui passait par là, voyant le cas, s'empresse de boire le viski pour se remonter le moral, le P.D.G. s'inquiète, demande quand je serai rétabli « car, voyez-vous, je viens de le charger d'une mission de la plus haute importance... et je ne voudrais pas être obligé de la faire à sa place, pour une fois que j'avais réussi à trouver un pigeon ! ».

Pour le coup, on s'interroge, on s'inquiète, on questionne, on suppute (bonjour madame), on se demande quelle est cette mission ? La question ainsi posée crûment, mérite une réponse nette, sans faux-fuyants ni atermoiements. Quelle était cette chose dont l'énoncé seul abattait le Fennec ? Et, croyez-moi, pour l'abattre celui-là, il faut un sacré calibre ! Écoutez, c'est vraiment parce que c'est vous et que je n'ai plus envie d'écrire, que d'autre part vous devez commencer à trouver le temps long, je vais donc vous le dire.

Le P.D.G. voulait que je fasse l'éditorial ! Vous vous rendez compte ? Je savais bien qu'il m'avait gardé une vacherie en réserve, que j'avais été trop tranquille au marbre ces derniers temps. De plus il appelle cela de la « promotion sociale » ; il dit comme ça que ça m'élève dans la classe ouvrière de remplacer le plomb grossier des caractères par la plume alerte et joyeuse du poète !

Comme si c'était une question de poids. Est-ce que je lui avais dit quelque chose au sujet de sa mouche de 300 kilos en vol stationnaire dans le compartiment machine ? Heureusement qu'il y a quelqu'un qui l'a écrasée celle-là. Au moins on n'en entendra plus jamais parler !

Après tout qu'est-ce qu'un « Editorial » ? En gros, et pour définir clairement le problème, surtout en notre époque d'obscurantisme quasiment médiéval, ce n'est ni plus ni moins, mais plutôt plus que moins, sauf les jours de grève, qu'un inventaire quasi exhaustif et pratiquement complet, mais en un seul exemplaire, de ce que vous pourrez lire dans le journal. Mais alors là, j'élève une vive protestation, je m'insurge et je pose la question de but en blanc et sans filet : pourquoi vous dire que vous allez vous fendre la pipe comme une clé à molette, ou pleurer comme des madeleines, alors que vous vous en apercevrez bien vous-même ? Si je vous dis à l'avance ce que vous allez lire ? Cela vaut-il la peine de continuer à feuilleter la chose que vous avez entre les mains, voir même de l'acheter ? Ne répondez surtout pas à cette dernière question sinon je me retrouve au chômage !

Je vous le demande, où est le charme de la découverte ?

Bon alors débrouillez-vous tout seul et trouvez vous-même, comme disent nos amis d'outre-Atlantique (find it yourself), ce que nous avons recueilli pour votre plus grand plaisir, du moins nous l'espérons.

Alors, à bas l'édito, et bonne lecture !

Le Fennec.



## Histoire de nez.

- Monsieur, il est moins le quart du quart.

Le canonnier Sagegars venait de réveiller Monsieur K'Guestang, lieutenant de frégate, qui prenait à 4 heures de relevée. L'officier s'habille, suivant son habitude, d'une culotte s'arrêtant aux genoux et d'un justaucorps blanc prélevé dans le sac d'un goddon<sup>1</sup> qu'il affectionnait particulièrement. Cette tenue, quoique non réglementaire, voir même disparate, semblait admise par tout le monde, si ce n'est qu'elle semblait porter ombrage à Monsieur King, ingénieur embarqué à titre particulier pour étudier les efforts du grément nouveau installé sur le bâtiment.

Le « Jovial Tiburon », brick de 300 tonneaux, tenait la mer depuis deux mois pour dissuader quiconque d'attaquer les possessions antillaises, voir, le cas échéant, pour faire un mauvais coup à un quelconque adversaire de rencontre. Il était encalminé depuis plusieurs jours quelques fussent, pour appeler le vent, les artifices employés par Monsieur Ch'oet, lieutenant de vaisseau, qui le commandait, pour la plus grande gloire du Roy de France, ou les prières de son aumônier, vieux carme des chaux, dont les convictions religieuses et militaires étaient si étroitement imbriquées que l'on ne savait pas toujours très bien si c'était un clerc qui venait de porter ce coup d'aspect sans remède, ou si c'était un forban qui absolvait ce mourant !

Monsieur K'Guestang monta sur la dunette. L'officier quittant, Monsieur de Troffentenou, lui transmis les ordres du commandant qui étaient, comme d'habitude, de faire pour le mieux et de le faire avec sagesse. Par ces temps calmes, toute la toile avait été serrée pour éviter qu'elle ne s'usasse par le frottement incessant contre le grément.

- Monsieur, je prends le soin.

---

<sup>1</sup> Appellation méprisante des anglais à l'époque.